

Vous propose :
samedi 7 février
14h00
au Cinémarivaux



XENIA film grec
De Panos H. Koutras – VOST - 2h08
sortie cinéma 18 juin 2014.
Avec Kostas Nikouli, Nikos Gelia, Yannis Stankoglou,
Marissa Triandafyllidou

Week-End Cinéma européen
6, 7, 8 Février 2015
En présence de Fabien Baumann,
journaliste à la revue Positif.



Né à Athènes, Panos H. Koutras fait ses études à la London Film School à Londres et à la Sorbonne à Paris. Entre 1985 et 1995, il multiplie les allers-retours entre les deux capitales et réalise plusieurs courts métrages qui voyagent à travers les festivals du monde. En 1995, il fonde à Athènes sa propre société de production, *100% Synthetic Films*, et se lance dans l'écriture de son premier long métrage, *L'attaque de la moussaka géante*, qui sort 4 ans plus tard et devient vite un film culte. Il opère un changement radical avec son deuxième film, *Alithini Zoi (Real life)*, présenté au festival de Toronto et salué par le prix de la Critique 2004 en Grèce. Son troisième film, *Strella*, est sélectionné au Panorama au festival de Berlin en 2009 puis dans de nombreux festivals internationaux.

Une épatante épopée pop sur la Grèce : la parodie, dernier espace de liberté.

Avec quatre films à ce jour, Panos H. Koutras invente de nouvelles manières de délirer son pays, la Grèce, qui n'aura pas été dans l'histoire de l'humanité celui qui aura le moins subi ce genre de traitement. De l'humanité : le mot s'écrit tout seul, et la Grèce continue de nous renvoyer à l'idée d'histoire universelle, où l'image de la pensée occidentale et la crise économique, origine et fin, seraient les deux faces d'une monnaie où l'imaginaire européen voit reflété son destin incertain.

Panos H. Koutras, loin de s'en défaire, mobilise à chaque coup l'imaginaire national de son pays, chargé du poids allégorique d'une civilisation, en suivant une méthode d'exagération systématique. Chaque film prend sur lui les signes contemporains, visibles, d'une tradition mythique qui ne s'épuise pas, le cinéaste affirmant que "la mythologie relève de la culture populaire plutôt que d'un art noble réservé à un petit groupe", pour mieux montrer que la culture populaire continue la mythologie.

L'Attaque de la moussaka géante, *La Vie véritable* et *Strella* avaient pour programme fauché de reprendre Sophocle et Virgile par les formes respectives du film d'horreur, du feuilleton télé et du cinéma d'auteur international. *Xenia* est une épopée homérique sous forme de film gay dans la Grèce xénophobe d'aujourd'hui. Par ce programme pop si clair, comme une formule, le film se libère immédiatement de tout ce qu'il pouvait arborer de fétichisme ou de bêtise : c'est un film épique, et c'est parti.

On traverse avec deux jeunes frères, fils d'une chanteuse albanaise immigrée, le chemin d'Athènes à Thessalonique : d'une part à la recherche d'un hypothétique père biologique devenu politicien d'extrême droite, d'autre part pour participer à une émission de télé-réalité élisant la nouvelle star de la chanson. La déesse qui veille sur leur voyage est la chanteuse italienne Patty Pravo, maternelle idole sans crépuscule invoquée par ces rites sacrificiels que sont les chorégraphies du début des années 70.

Les deux héros rencontrent divers obstacles et alliés mus par les forces surhumaines du néofascisme, du capitalisme en ruine, du sexe adolescent et de la nuit disco. Sur l'air séduisant d'une "nouvelle odysée grecque", *Xenia* accomplit fièrement son programme : trouver par le délire parodique le noyau de sentiments purs, d'émotions libres, qui est le dernier moteur de notre vie en milieu merdique et la vérité de la culture populaire humaine "depuis Homère". Moteur épique d'une jeunesse possible au sein de la fiction universelle.

Luc Chessel - *Les Inrocks* - le 17 juin 2014

Entretien avec Panos H. Koutras :

Comment vous définissez-vous ?

Comme un activiste gay et un artiste de gauche, même si la gauche n'applique plus, nulle part en Europe, le programme dont je rêvais étudiant. Ma culture est une culture queer. Il faut lire l'œuvre de Proust ou d'Oscar Wilde, voir les films de Fassbinder ou de Visconti avec leur dimension homosexuelle. La Grèce m'apparaît comme un pays homophobe, en apparence plus cool mais plus hypocrite que les autres. Aucun Grec ne reconnaîtra jamais qu'un athlète puisse être gay ou un médecin lesbienne. On n'évoque jamais ces sujets-là. Moi, je ne fais que ça. Dany, le benjamin, Peter Pan animé d'une vraie soif de revanche, se prostitue gentiment. J'ai tenu le rôle du client. A la fois par souci de simplicité et désir de m'impliquer.

Pourquoi souhaitez-vous évoquer l'immigration ?

La loi du sang en vigueur dénie à ces adolescents le droit d'obtenir la nationalité grecque. Chez nous, ils sont aujourd'hui 200 000 enfants de la deuxième génération à la merci d'une expulsion. Les bateaux de Lampedusa que nous regardons bien au chaud depuis le canapé du salon me font honte. Comment accepter que, pour échapper à la misère, des hommes, des femmes, des enfants gisent par 100 mètres de fond ? Comment comprendre qu'on renvoie à l'âge de 18 ans dans des villages qui leur sont inconnus de jeunes Africains qui sont allés dans nos écoles et ont appris notre langue ? Que dire de vos Roms ? Au début du film, Dany échoue dans un centre de rétention. On nous a interdit d'y tourner. L'acteur m'a dit : « Je connais bien ce type d'endroit. J'y ai passé une partie de mon enfance avec ma mère. » Pour lui, comme pour celui qui jouait son aîné, tourner le film relevait d'un acte politique. Il était impensable de le réaliser avec des acteurs grecs.

Quand avez-vous commencé à écrire ce scénario que la crise grecque imprègne et alimente ?

En 2008, avant le début du grand chambardement. A l'époque, ma coproductrice objectait : « Dis donc, tu ne trouves pas que, sur l'extrême droite, tu charries un peu ? » Je faisais partie de ceux qui ont organisé la première Gay Pride en Grèce. Je n'ignorais donc pas que les néonazis tabassaient les homos dans les rues et dans les parcs. Ces derniers, parce qu'ils étaient souvent pères de famille, n'allaient pas porter plainte. Je ne désigne jamais nommément Aube dorée, adepte de la préférence nationale et du salut nazi. Identifié comme une organisation criminelle, ce parti, qui distribue aujourd'hui de la nourriture aux plus démunis pourvu qu'ils soient de souche grecque, va désormais s'appeler Aube nationale. Il se déguise mais prolifère. Oui, le réel a mordu sur le film. Mes héros se retrouvent dans un club gay d'Athènes pour vieux messieurs qui a fermé, puis dans un grand hôtel des années 1960 laissé à l'abandon. Nous en avons 50 comme ça, actuellement, en Grèce. J'allais y boire le café avec ma mère. "Xenia" est cousu de mes souvenirs d'enfance.

La télé publique grecque a suspendu ses engagements pendant le tournage. A-t-il failli s'interrompre ?

Un road-movie coûte un certain prix. Nous avons obtenu des financements européens pour l'amorcer. Nous avons mis nos salaires en participation et commencé à tourner. Quand cette chaîne s'est retirée, nous pensions en grands naïfs que, deux mois plus tard, tout reviendrait à la normale. L'équipe, humainement formidable, m'a entouré. J'ai quand même soumis mes acteurs amateurs à huit mois de répétition. Je n'ai jamais envisagé d'arrêter. J'ai été élevé au lait du punk, à celui des films underground américains, de Fassbinder et de Werner Schroeter. Avec le Festival de Cannes, le film, sélectionné à Un certain regard, a commencé à se vendre à l'étranger. Il était temps.

"Xenia" semble truffé d'influences, notamment "la Nuit du chasseur", de Charles Laughton...

Ajoutez-y Nicholas Ray, "les Chaussons rouges", de Michael Powell et Emeric Pressburger... Avant d'être cinéaste, je suis cinéphile, et l'exemple de ces cinéastes aimés me donne du courage. Le film s'appuie aussi sur la variété. Personnellement, j'adore Dalida, que la chanteuse italienne Patty Bravo, à laquelle Dany voue un culte, a reprise après sa mort. La "Greek Star", "The Voice", tous ces radios-crochets diffusés de l'Islande à l'Australie me fascinent. Ils parlent à tout le monde. La mère de mes personnages chantait. Immigrée, elle n'a jamais percé.

Dans vos films, les pères et les fils ne cessent de se chercher. Diriez-vous que la figure paternelle porte le poids d'une faute ?

Depuis "l'Attaque de la moussaka géante", mon premier long-métrage trash et, bizarrement, devenu culte, où un gratin de moussaka manié par des extraterrestres fond sur Athènes et le père du personnage, je raconte au fond la même histoire. Là aussi, je l'ai compris grâce à la psychanalyse. Parfaitement "innocent", je ne m'en rendais pas compte. Pour moi, le système patriarcal a bien évidemment, failli. Il est responsable du chaos d'aujourd'hui.

PROCHAINE SÉANCE :

BOYS LIKE US à 17h00 et *LA TERRE EPHEMERE* à 20h30
samedi 7 février 2015



l'embobiné

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr